

# Joseph-Benoît Suvée à Tours

## UN MORCEAU DE ROI

Qui pouvait se vanter, avant l'exposition du musée de Tours, de connaître Joseph-Benoît Suvée ? Personne en vérité : même les spécialistes de la peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avaient jamais vu autant de tableaux et de dessins majeurs, qui offrent un nouveau regard sur la lente montée en puissance du néoclassicisme.

/ Par Christine Gouzi, maître de Conférences à l'université de Paris-Sorbonne

Joseph-Benoît Suvée,  
*Allégorie de l'Histoire ou  
de la Peinture*, vers 1783.  
Huile sur toile, 88 x 117 cm.  
France, collection particulière.  
Photo service de presse.  
© Illustria



Cette première rétrospective de l'œuvre de Suvée repose sur des recherches de longue haleine, menées de concert par la directrice du musée, Sophie Join-Lambert, et par Anne Leclair, qui complète ici de manière magistrale ses nombreux travaux sur l'art de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La présentation a été conçue selon une scénographie très sobre : les tableaux sont accrochés au premier étage du musée, qui a été débarrassé de ses collections habituelles. Le classement chronologique prévaut, mais chaque salle propose une thématique spécifique, qui correspond aux temps forts de la carrière de l'artiste. Cette simplicité pourrait sembler un peu désuète : au contraire, elle sert admirablement le propos, qui ressuscite le parcours d'un peintre dans les remous de l'histoire, au tournant de 1789.



Joseph-Benoît Suvée, *Le Combat de Minerve contre Mars*, 1771. Huile sur toile, 143 x 109,5 cm. Lille, palais des Beaux-Arts. Photo service de presse. © palais des Beaux-Arts, Lille – cliché Jean-Marie Dautel

## FLAMAND ET PARISIEN

Né à Bruges en 1743, Suvée quitte sa ville natale à 20 ans pour Paris. Pourtant, ce que l'on nommait alors les « Pays-Bas autrichiens » auraient pu être un environnement propice pour un débutant. Une Académie des Beaux-Arts y avait été créée en 1717 et les commanditaires ne manquaient pas, même si l'économie de la ville n'était plus aussi florissante qu'à l'époque des ducs de Bourgogne. Mais le jeune Suvée est ambitieux : comme nombre d'artistes de sa génération, il sait que Paris est devenue la capitale

des arts, au même titre que Rome un siècle plus tôt. Il a reçu une première formation à l'Académie de Bruges qui s'avère assez solide pour entrer dès son arrivée à l'Académie royale, dans l'atelier de Jean-Jacques Bachelier (1724-1806). Peintre de fleurs et de natures mortes, Bachelier confia rapidement à son élève un poste de professeur à l'École royale gratuite de dessin, qu'il avait fondée en 1766. Parallèlement, Suvée participe au Grand Prix, malgré son statut d'étranger, qui aurait dû lui interdire de participer à ce concours. Après deux tentatives, il triomphe de ses concurrents en 1771. La voie est ouverte pour le traditionnel voyage à Rome et pour une carrière de peintre d'histoire, la plus haute dans la hiérarchie, puisqu'elle promet à l'impétrant d'exécuter peintures religieuses et mythologiques. La réussite de Suvée, qui est âgé d'une trentaine d'années, n'est que justice : ses études à Paris lui ont permis d'acquérir une maîtrise sûre du dessin et de la composition. Mais il a plusieurs rivaux malheureux, dont un jeune peintre très bien introduit dans les milieux artistiques parisiens : un dénommé Jacques-Louis David, de cinq ans son cadet.

## L'AFFAIRE DU GRAND PRIX DE ROME

Cousin éloigné du peintre François Boucher, David étudie au début des années 1770 à l'Académie sous la férule de Joseph-Marie Vien (1716-1809). Il se présente

au Grand Prix en 1771 et échoue lamentablement avec sa version du *Combat de Mars et de Minerve*, dont l'esquisse est exposée pour la première fois en regard du tableau victorieux de Suvée. Au-delà de l'anecdote (David, furieux, voue dès ce moment une rancune tenace à celui qui l'a supplanté, au point de le dénoncer pendant la Révolution et d'être la cause de son emprisonnement), la confrontation éclaire à elle seule les prémices du néo-classicisme. David, fidèle à l'esprit des mythologies de Boucher, peint une Minerve adolescente, qu'on aurait mieux vue dans une pastorale. Les *putti*, le char tout doré, très maniéré, assimilent plutôt la déesse à Vénus. Quant à Mars, il a l'aspect farouche du combattant (et en un sens il annonce les figures viriles du David des années 1780) mais son manteau rose, envolé avec grâce jure avec son geste guerrier, qui déséquilibre du reste la figure. Il faut aussi noter les crinières frisées des chevaux, les couleurs acides des draperies trop travaillées, pour comprendre que David est déjà un virtuose, mais ici un virtuose démodé, qui de plus, n'a pas rendu avec le sérieux qui s'imposait le combat des dieux de l'Olympe. En revanche, Suvée propose une composition en diagonale très stable, sans fioriture, dont les plans différenciés par la lumière et l'ombre, sont parfaitement accordés par le passage des couleurs. De plus, il s'agit d'un véritable combat, dont l'issue est dramatisée, mais sans lourdeur, avec une palette restreinte. À l'enterrement du peintre Peyron, qui avait été un des premiers à se réclamer de l'exemple antique, David se serait écrit en 1814 : « Il m'a ouvert les yeux ». Grâce à l'exposition de Tours, force est de constater qu'il avait eu l'occasion de les ouvrir bien avant cela, et que Suvée y fut certainement pour quelque chose...



## DE CLÉOPÂTRE À CORNÉLIE

Suvée séjourne à Rome de 1772 à 1776 et se familiarise non seulement avec la peinture italienne du XVII<sup>e</sup> siècle, mais aussi avec l'Antique. Après un voyage à Naples et en Sicile entre 1777 et 1779, il revient à Paris. Il est agréé puis reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture et commence à exposer au Salon. Les œuvres choisies pour l'exposition montrent bien comment le peintre épure la forme année après année, jusqu'au célèbre tableau de 1789 commandé à la veille de la Révolution par le comte d'Artois, frère du roi : *Cornélie, mère des Gracques*. Cette frise néo-grecque dans le goût des bas-reliefs antiques ne le cède en rien, pour le dépouillement, aux tableaux de David. Mais *La Mort de Cléopâtre*, retrouvée en 2016 par les deux commissaires de l'exposition alors qu'on

Joseph-Benoît Suvée, *La Mort de Cléopâtre*, 1785. Huile sur toile, 111 x 144 cm. Paris, collection particulière. Photo service de presse. © Illustria

Jacques-Louis David, *Combat de Minerve contre Mars*, 1771. Huile sur toile, 114 x 140 cm. Paris, musée du Louvre. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Philippe Fuzeau



Joseph-Benoît Suvée, *Cornélie, mère des Gracques*, 1789. Huile sur toile, 131,5 x 196 cm. Besançon, musée des Beaux-Arts. Photo service de presse. © Besançon, musée des Beaux-Arts – cliché Pierre Choffet



la croyait perdue depuis des années, souligne la précocité de Suvée. Exposée au fameux Salon de 1785, où David triompha avec son *Serment des Horaces*, la toile avait été conçue dès 1779. Elle révèle l'univers pictural de Suvée, qui en un sens, est en tous points opposé à celui de son malheureux rival de 1771, désormais auréolé de gloire. David oppose l'héroïsme guerrier des hommes, et le renoncement sublime des femmes, qui pleurent leur mari ou leurs frères. Suvée préfère représenter la vertu et la fermeté féminines triomphantes. David compose ce que l'on nommait des « machines » historiques, centrées autour d'un héros. Suvée isole les figures en plan rapproché, comme celle de la vestale Tuccia ; il ne dédaigne pas l'allégorie, celle de l'Amour ou de la Fidélité en 1782 ou de l'Histoire ou de la Peinture en 1783. Il ose des accords de blanc et de mauve, des rouges profonds, modelés en larges aplats qui se détachent sur des fonds neutres et soulignent le tracé des lignes. Cette orientation dans la peinture d'histoire antique et mythologique était certainement un choix : il fallait que Suvée se démarque de ses concurrents. Il était pourtant très capable lui aussi d'imaginer de « grandes machines » complexes.

Joseph-Benoît Suvée, *La Pentecôte*, esquisse, 1772. Huile sur toile, 52 x 68 cm. Bruxelles, collection particulière. Photo service de presse. © Droits réservés

## UN PEINTRE RELIGIEUX À L'AUBE DE LA RÉVOLUTION

Un autre aspect de l'exposition, très neuf, dévoile pour la première fois le versant religieux de l'art de Suvée. Dès ses jeunes années, le peintre fut sollicité pour peindre de nombreux tableaux d'église. Il faut saluer l'accrochage de Tours qui propose de très grands formats, restaurés pour l'occasion, dont la réunion est particulièrement intéressante. On peut citer *La Présentation au Temple* qui faisait partie d'une suite de *La Vie de la Vierge*, peinte en 1772 pour l'abbaye de Prémy, près de Cambrai. *La Pentecôte* est une petite esquisse préparatoire pour un autre cycle virginal, qui se trouvait dans l'église du monastère des récollets d'Ypres, achevé en 1779. Elle exprime en petit les qualités futures du grand tableau : lyrisme de la Vierge, clarté de l'ensemble et effets de clair-obscur. Plusieurs autres toiles sont spectaculaires, comme *La Dévotion au scapulaire* de 1786, grand retable commandé par la marquise de Grammont-Salive pour une petite église du Jura, où il se trouve toujours. Toutes ces peintures soulignent l'importance du culte marial, qui demeure vivace



de résidence des pensionnaires sous l'Ancien Régime, ayant été dévasté, il fallut transférer l'Académie à la villa Médicis. Peu après, en 1807, Suvée mourut à Rome, puis fut rapidement oublié. Il y a encore peu, un seul tableau de sa main restait relativement connu : *L'Amiral de Coligny en impose à ses assassins*, aujourd'hui conservé au musée des Beaux-Arts de Dijon et dont les couleurs ont retrouvé leur éclat pour l'exposition de Tours. Peint en 1787 pour Louis XVI, qui commanda à plusieurs peintres un cycle pour « ranimer la vertu et les sentiments patriotiques », il résume à lui seul la carrière de Suvée : c'est un morceau de roi plein de verve, qui flatte la royauté, tout en annonçant le sentiment nostalgique de l'Ancien Régime, qui se développera pendant la période romantique. ■

Joseph-Benoît Suvée, *Portrait de Louis-Alexandre Trouard*, 1774. Huile sur toile, 62 x 47,5 cm. Besançon, musée des Beaux-Arts et d'Archéologie. Photo service de presse. © Besançon, musée des Beaux-Arts et d'Archéologie – cliché Pierre Guénat

« Joseph-Benoît Suvée (1743-1807). De Bruges à Rome, un peintre face à David », jusqu'au 22 janvier 2018 au musée des Beaux-Arts, 18 place François-Sicard, 37000 Tours. Tél. 02 47 05 68 73. [www.mba.tours.fr](http://www.mba.tours.fr)  
À lire : monographie, éditions Arthena, 440 p., 129 €.

Joseph-Benoît Suvée, *L'Amiral de Coligny en impose à ses assassins*, 1787. Huile sur toile, 324 x 260 cm. Dijon, musée des Beaux-Arts. © musée des Beaux-Arts de Dijon / Hugo Martens

à la fin de l'Ancien Régime, que ce soit dans les ordres religieux ou dans les paroisses. L'ouvrage très complet qui accompagne l'exposition, signé des deux commissaires, permet du reste d'approfondir cette question. Suvée rénova la manière religieuse de la fin du Siècle des lumières par le caractère monumental des personnages, la stabilité de la mise en page et la franchise de la palette. L'attention à la vraisemblance archéologique des arrière-plans de temples et des coiffures est très séduisante. Le peintre a un vrai talent pour imaginer rubans et bandeaux dans les cheveux de la Vierge ou des saintes, qui évoquent immédiatement pour le fidèle les premiers temps de la chrétienté.

## PORTRAITS, PAYSAGES ET AUTRES VUES DE ROME

Riche d'une centaine d'œuvres, réparties également entre les toiles et les dessins, l'exposition montre d'autres facettes inédites de l'art de Suvée. À l'instar de beaucoup de peintres d'histoire de sa génération, ce dernier était un portraitiste émérite. On peut préférer les effigies sans concession de ses amis, notamment celle du poète Chénier quelques jours avant d'être guillotiné, exécutées à la prison Saint-Lazare pendant les heures sombres de la Révolution. Mais les portraits de jeunesse sont aussi d'une très belle facture et renferment cette part d'originalité, qui fait le sel du pinceau de Suvée. Une salle remplie de grandes feuilles à la sanguine traite des promenades romaines de l'artiste au temps de son premier séjour, dans les années 1770. La dernière salle clôt le parcours sur le directorat de l'Académie de France à Rome. Nommé en 1792 (ce qui attisa sans doute les jalousies), mais empêché de prendre son poste par les événements révolutionnaires, Suvée n'entra en fonction qu'en 1802. Le palais Mancini, lieu

